

# Force majeure

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **46 (1908)**

Heft 3

PDF erstellt am: **19.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-204778>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUTS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1<sup>er</sup> étage).  
Administration (abonnements, changements d'adresse),  
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement  
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,  
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,  
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;  
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.  
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## RÉGRET

J'ai, pendant les fêtes de l'An, flâné sur les places de la Riponne et du Tunnel, où les attractions foraines ne manquaient pas. De tout temps, j'ai eu pour les paillasses et les tréteaux une vive sympathie et je prends un réel plaisir à tous les « romans comiques » imaginables.

Eh ! bien, ma peine fut grande, aussi grande que ma déception. Je n'ai pas retrouvé sur ce champ de plaisir mes vieilles connaissances d'autrefois. La mode, ingrate et capricieuse, sévit sur les joies populaires et les boniments du pitre, comme les jouets des enfants se modifient. Les baraques de jadis, simples et naïves, grotesques aussi, ont fini leur temps. Contemporaines des chanteurs de complaintes, elles sont mortes avec lui. Ou bien, peut-être, ont-elles émigré en d'autres pays moins sceptiques et moins blasés. Ce qui faisait le bonheur des gosses d'autrefois, inspire à ceux d'aujourd'hui une pitié dédaigneuse. Comment pourraient-ils estimer de pareils divertissements ? Ils en connaissent les dessous et les simples mystères. La tête parlante n'a plus pour eux aucun secret. Ils en rient.

Je le déplore. Les exhibitions fantaisistes qui réjouissent notre enfance, avaient une gaucherie, une naïveté plus « artistiques » que la machine pseudo-scientifique des attractions actuelles. Elles nous laissaient l'illusion et nous avions la foi.

Ah ! ces multiples phénomènes truqués, maquillés, fabriqués, dont nous admirions sans réserves les surprenantes monstruosité. Et ces bonshommes de cire qui figuraient indifféremment Pie IX et sa cour ou Napoléon III rendant son épée à l'empereur Guillaume. Et le sauvage Caraïbe avalant des lapins tout crus et des étoupes enflammées et qui mimait la danse du scalp en brandissant un tomahawk peu ordinaire ; et la somnambule extra-lucide chez qui les naïfs allaient contempler « celui qu'on aime et celle que l'on est aimé » ; et la femme torpille, dont le shakehand électrique mettait en joie « l'honorable public ». Il y avait aussi des théâtres, entr'autres ce superbe Cocherie dont la vogue, il y a encore quelque trente ans, rivalisait avec la célébrité des danseurs Knie et du dompteur Pezon. L'avez-vous oublié ? Ne vous rappelez-vous pas la silhouette noble et grave de M. Cocherie, costumé en marquis Louis XV, accueillant les spectateurs avec une dignité infiniment aristocratique. M. Cocherie était homme de cœur, assurément. Derrière le bureau de velours rouge à crépines d'or, trônait une vieille dame, coiffée avec des « anglaises » et dont l'attitude était aussi cérémonieuse que celle du maître. Tout le monde était du meilleur genre et le répertoire dramatique de M. Cocherie n'avait rien de vulgaire : drames, féeries, tragédies s'y succédaient superbement et dans des décors brossés par d'illustrés maîtres. Que de luxe, que de clinquant, que de quinquets, et nous autres, gamins, au sortir des représenta-

tions mirobolantes, gardions, pendant des semaines et des mois, l'image lumineuse et colorée des palais, des forêts vierges, des grottes enchantées...

Que ce temps est donc loin et combien peu les fêtes d'aujourd'hui le rappellent ! La décadence est indéniable ; l'industrie et la science ont remplacé la fantaisie et la candeur d'autrefois. L'orgue de barbarie qui sussurait le *Beau Danube* ou miaulait le *Misérère* du *Trouvère* disparaît peu à peu, vaincu par des orchestres, des harmoniflûtes et autres instruments mécaniques, dissimulés en de riches carapaces et mus par la vapeur ou l'électricité. Plus de somnambule ! Plus de sauvage teint au broux de noix ! Plus de cirques où de grosses dames en maillot de coton rose soufflent dans des ophicléides ! Plus de panoramas étranges, dont la perspective malheureuse semblait dater des primitifs ou débarquer d'Honolulu ! Plus de femme géante laissant pudiquement mesurer le galbe de son mollet et portant cinquante kilos sur sa « gorge » surabondante.

Tout cela est de l'histoire ancienne. Les cinématographes perfectionnés règnent en despotes sur les places de fêtes et le halètement des moteurs alterne avec l'harmonie des pianolas. A peine une ou deux scènes de balançoires supportent-elles la concurrence luxueuse et bruyante des montagnes russes. Il n'y a plus même de chevaux de bois ! Si Verlaine revenait au monde, il ne pourrait plus chanter :

Tournez ! tournez ! bons petits chevaux de bois !

car ce n'est plus sur l'effigie de ces excellents quadrupèdes que les gamins d'aujourd'hui peuvent aller s'offrir « pour deux sous de mal de cœur » ; non, ces merveilleux chevaux rouges, pommelés ou noirs, au museau camus, à la crinière flottante, à la queue parfois misérable, ces incomparables coursiers, galopant au son criard d'une mélodie barbaresque, ont abdiqué en faveur des bateaux à voiles, en attendant les pseudo-landaus automobiles avec pneus et cornes d'appel. Pauvres « carrousels » d'autrefois, en quelles terres lointaines, en quels hameaux perdus avez-vous transporté vos étalons apocalyptiques qui figuraient pour nous les mustangs de Gustave Aimard ou les destriers des aventures chevaleresques, selon nos lectures du moment ?

Une chose reste : les biscômes. Oui, ils nous restent. Bonshommes et bonnes femmes empanachés, ours de Berne, cœurs ornés d'amandes, souris informes, agrémentées d'un petit sifflet insolent, tout cela demeure et j'en suis heureux. Avec les tirs au fléchet, les massacres des innocents, la tête de ture, remplacée, hélas ! par un vulgaire bloc de bois ; avec les mirlitons et les faux-nez, ce sont là les épaves des fêtes de jadis.

Et nous autres, dont les cheveux blanchissent, nous regrettons les vieilleries disparues, l'orgue criard, la somnambule et la femme géante.

LE PÈRE GRISE.

**Philosophie.** — On parlait devant un joyeux vieillard de l'ennui de vieillir.

— Oui, dit-il, c'est ennuyeux, je veux bien ; et pourtant c'est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour vivre longtemps.

**L'air de Montreux.** — Est-ce que l'air est bon, chez vous ? demandait-on à un maître d'hôtel de Montreux.

— Exquis, nous n'avons que des exemples de longévité. Venez-y, croyez-moi, et vous serez centenaire en un rien de temps.

**Force majeure.** — Deux heures du matin !... Comment, c'est à cette heure que tu rentres ?

— Que veux-tu, tous les cafés sont fermés.

## LETTRES INÉDITES SUR

### LA GUERRE DU SONDERBUND

Les rangs des hommes qui firent la campagne du Sonderbund s'éclaircissent d'année en année. Bientôt les derniers de ces vétérans auront disparu ; leurs lèvres ne diront plus les combats dont ils furent les héros, les épisodes sanglants ou non qui marquèrent cette période de deuil national. Il nous restera bien les ouvrages des historiens. Mais la lecture en est souvent aride. Elle ne saurait avoir, en tous cas, la saveur, le tour libre et pittoresque des récits de contemporains qui ne songeaient en aucune manière à la publicité. Ces qualités, on les trouvera dans les lettres inédites ci-après, qu'on veut bien nous autoriser à mettre sous les yeux des lecteurs du *Conteur vaudois*. Elles ont été échangées entre un jeune officier et sa mère, qui demeurait à Lausanne. Sans éclairer d'un jour nouveau l'histoire du Sonderbund et bien que la narration de la prise de Fribourg y fasse défaut, elles fourmillent de traits colorés, pris sur le vif, et évoquent en particulier avec bonheur l'état d'esprit des Lausannois tandis qu'on se battait sur les bords de la Sarine. L'auteur du plus grand nombre de ces missives est M. Georges Willer. Agé de 19 ans à peine, il sortait de l'Ecole spéciale, son brevet d'ingénieur en poche, quand il fut nommé sous-lieutenant des sapeurs du génie, dans la compagnie Guex, qui marcha sur Fribourg et qui fut dirigée sur le Bas-Valais après la capitulation de cette place.

Bulle, le 11 novembre 1847.

10 h. du soir.

Ma chère mère,

Nous voici en pleine campagne, au cœur du canton de Fribourg, à Bulle. Nous avons couché à Cully, où j'ai logé chez le ministre. Nous y sommes arrivés dans la nuit. Repartis le matin à trois ou quatre heures, nous voici ce soir à Bulle. Nous avons donc fait une marche forcée de neuf lieues et demie.

De toute part les nouvelles sont excellentes. Aucune résistance. On nous reçoit à Bulle avec le drapeau fédéral sur tous les toits, à toutes les fenêtres. Le colonel Rilliet, arrivé seul à Romont, a été magnifiquement reçu par la population. Partout, de même, déflections nombreuses parmi les « Sonderbunds ».